

Jacques Poulin

Partir pour le pôle intérieur de soi-même

Jean Morency

Numéro 45, septembre–octobre–novembre 1991

Jacques Poulin, commis aux écritures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, J. (1991). Jacques Poulin : partir pour le pôle intérieur de soi-même. *Nuit blanche*, (45), 36–39.



La rue de la Fabrique

« Le matin, Québec est tellement agréable ; les gens prennent l'autobus, vont travailler, les moineaux mangent le crottin. Tout est discipliné. On sent la vie. »
 Mon cheval pour un royaume, p. 15.



La porte Hope vue de (l'extérieur)

« L'espace de quelques instants, tout le Vieux-Québec m'apparut comme un livre d'images anciennes et je me laissai glisser lentement dans la rue Haldimand parmi les vieilles maisons et les souvenirs qui se levaient dans ma mémoire. »

Le cœur de la baleine bleue, p. 35

JACQUES POULIN

PARTIR POUR LE PÔLE INTÉRIEUR DE SOI-MÊME

« Arrivé ici, je marche plus lentement. » Au moment où je parviens à l'extrémité de la rue Saint-Denis, la beauté infinie du paysage me saisit jusqu'au cœur.

Le fleuve que j'avais oublié se déploie sous mes pieds, jusqu'aux montagnes de Charlevoix, comme animé par une sorte d'indifférence seraine qui contraste singulièrement avec les mouvements de la foule qui a envahi la terrasse Dufferin, signe indiscutable que les beaux jours sont revenus, que l'été est là, enfin — implacablement. Moi qui croyais sortir du monde de Jacques Poulin — non que je m'y trouve mal, bien au contraire, mais j'ai parfois de la peine à situer l'endroit où se trouve le réel : dans les livres ou dans les rues de la ville ? — pour respirer un peu l'air du temps, voici que je me retrouve au cœur de cet univers un peu

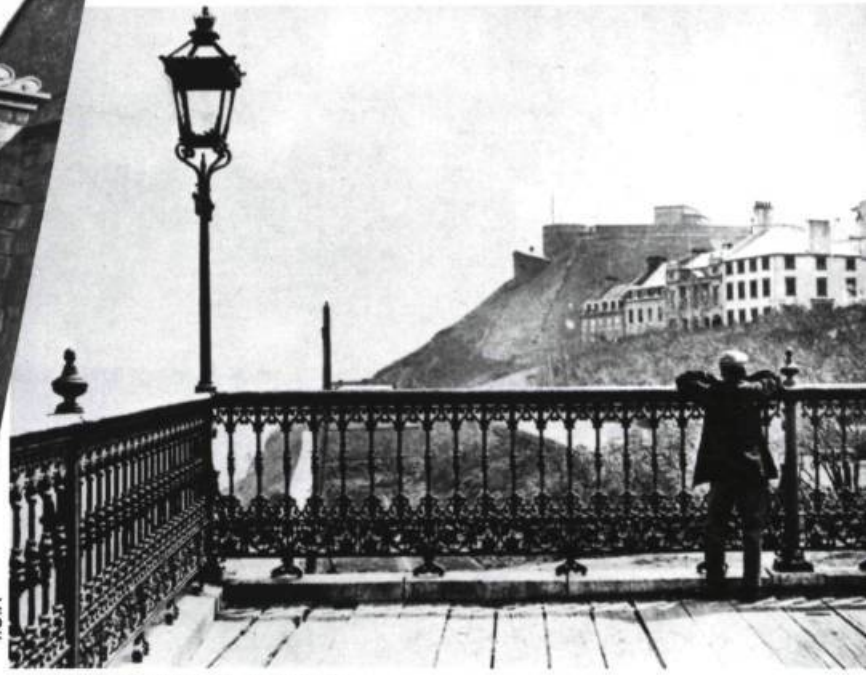
flou, doucement flétri, qui ressemble à ces trois maisons-là, en contrebas, nimbées de cette brume caractéristique des jours de grande chaleur. (Évidemment, j'aurais pu rester dans la basse-ville, arpenter les rues qui bordent la pente douce, mais je n'aime pas tellement Roger Lemelin — d'ailleurs, la basse-ville n'a jamais inspiré Jacques Poulin, qui la voit comme un autre monde, vaguement bizarre, baroque, impénétrable, ce qu'elle est en réalité). Les héros de Poulin ont habité l'une de ces trois maisons, laquelle, cela n'a pas tellement d'importance ; mais ici, en bordure de la citadelle honnie, mais avec du fleuve plein les yeux, je crois comprendre la nostalgie qui hante tous

La porte du Palais (de l'extérieur)

« Après mon rendez-vous du matin, je me suis promené dans les rues, tout simplement. J'ai marché toute la journée, seulement à l'intérieur des vieux murs ; depuis un mois, je n'en sors plus. J'ai l'impression que quelque chose a changé, que les murs se sont resserrés autour du Vieux-Québec. »

Mon cheval pour un royaume, p. 37.

I.O.A.



La Citadelle vue de la terrasse

« Ils réintégrèrent le minibus et lorsque la passerelle fut abaissée, ils quittèrent le traversier et empruntèrent la côte de la Montagne que le vieux Volks escalada péniblement. Ils contournerent la place d'Armes, passèrent sous les arches du Château et trouvèrent une place de stationnement au bout de la rue Terrasse-Dufferin, à deux pas de la maison où l'homme demeurait. »

Volkswagen blues, p.32.

les romans de Poulin : il y a deux côtés des choses, la force et la beauté ; libre à chacun de choisir. À la force de la pierre et des canons, Jacques Poulin a préféré la beauté de l'air et de l'eau. C'est donc ici, entre le roc et le fleuve, que tout aurait commencé...

Ce ne serait donc pas l'œuvre de Jacques Poulin qui habiterait Québec, mais l'inverse...

« Et si le langage n'était pas en nous ? Et si c'était nous qui habitions dans le langage ? » Pourquoi ce passage du *Cœur de la baleine bleue* (1970) remonte-t-il à ma mémoire tandis que je contemple ce décor auquel je crois appartenir ? Je pense tout à coup à cette étrange conception de l'âme humaine que l'on retrouve dans *Le vieux chagrin* (1989), selon laquelle l'âme entourerait le corps, le réchauffant, le réconfortant, plutôt que de s'y cacher bêtement. L'inversion, toujours l'inversion. Je me demande si l'on peut jamais prétendre habiter une ville sans que celle-ci nous habite tout autant... Ce ne serait donc pas l'œuvre de Jacques Poulin qui habiterait Québec, mais l'inverse. Cet air que je respire, cette brise qui caresse ma joue, ce rayon de soleil sur ma main, et ce formidable spectacle qui s'offre à moi jusqu'à m'anéantir seraient ceux-là mêmes que je goûtais tout à l'heure dans le calme de ma chambre ? Il n'y aurait plus de frontière ? Le réel serait partout ? Je descends vers la terrasse. Les planches de bois assourdissent mes pas. Je sais bien que là-haut, derrière la fenêtre, une ombre est passée, furtive : Jack Waterman, je présume ? Ou la Grande Sauterelle, à la veille du grand départ ? Mais je prends garde de ne pas me retourner, pour ne pas briser le charme.

Tout à coup, elle est là. Je ne l'avais pas remarquée tout à l'heure, étourdi que j'étais, au sortir du confinement de ma chambre, par tant d'espace et de bleu. L'île. L'île d'Orléans. Comme une image

de la paix, surgie là, entre les grues du chantier naval et les collines bleutées qui dominent la côte de Beaupré pour se fondre, beaucoup plus loin, avec les montagnes de Charlevoix qui semblent filer, dans leur absolue pureté, jusqu'au nord du nord. Pas étonnant au fond que Jacques Poulin ait situé l'action des *Grandes marées* (1978), qui figure avec *Le cœur de la baleine bleue* et *Volkswagen blues* (1984) comme l'un des meilleurs romans de notre littérature, sur une île du Saint-Laurent : son œuvre n'est-elle pas en soi insulaire, comme un espace d'harmonie en marge du cours du temps et du brassage ininterrompu des eaux, entre la marée montante (qui reflue vers les souvenirs) et le jusant (qui conduit à la mort) ? L'eau est pourtant au centre des romans de Poulin ; ici, sur la terrasse Dufferin, je comprends qu'il ne pourrait en être autrement : Québec est d'abord une ville maritime, tournée vers un fleuve qui se confond avec l'âme du pays avant de se perdre et se diluer dans cet estuaire qui avale tout.

Je m'arrache au spectacle du grand fleuve pour descendre vers la Place d'armes et la rue du Trésor. Aussitôt, l'air devient lourd et étouffant, les immeubles formant écran aux influences de la brise océane. Des bribes d'anglais résonnent jusqu'à mes oreilles. Je me dis que j'entre dans l'autre univers de Jacques Poulin : celui du continent américain, immense et chaotique, et doué pourtant d'un pouvoir infini d'attraction. Je pense à *Faites de beaux rêves* (1974) : n'est-ce pas dans ce roman que Poulin arrache pour la première fois le « commis aux écritures » aux charmes de la vieille ville et de sa banlieue pour l'exiler au désert, sur le circuit du Mont-Tremblant, dans le monde héroïque des coureurs automobiles ? Dès que l'on quitte le fleuve et ses îles, on retrouve ainsi une Amérique fantasmagorique, domaine des héros de toutes sortes : explorateurs français, coureurs des bois, cow-boys, vedettes de cinéma, pilotes de course... Je me rappelle que Jacques Poulin a grandi ▶



L'arrivée du Prince de Galles à Québec, le 18 août 1860

« (...) mais la fenêtre du salon, percée en ogive et munie d'une tablette sur laquelle deux personnes pouvaient s'asseoir à l'aise, donnait une très large vue sur le fleuve, la rive sud et même le pont de l'île d'Orléans. »

Volkswagen blues, p. 32-33.

I.O.A.



Québec vue de Lévis 1864

« (...) j'eus du plaisir à songer que la ville avait un cœur féminin comme le mien, que personne d'autre ne le savait et qu'en quelque sorte mon cœur était à l'abri derrière les murs du Vieux-Québec.

Tout à coup une idée insidieuse : mon corps acceptait le cœur de jeune fille... il en avait besoin avant même l'opération... une vieille histoire qui remontait à mon enfance et tout... »

Le cœur de la baleine bleue, p. 45.

dans la Beauce, en bordure de la frontière américaine ; bien avant de découvrir le fleuve, il a donc hanté le continent. La ville de Québec ne serait-elle qu'une étape, rien de plus qu'une simple halte entre la Beauce et la Californie ?

Intrigué, je m'engage dans la rue du Trésor. La réponse se trouve peut-être au bout de ce passage étroit, que je dois traverser en jouant du coude parmi une foule compacte. Au sortir de l'ombre et de la cohue, je suis ébloui quand je débouche en pleine lumière. C'est presque par hasard que je tourne à gauche et que je prends la direction de la librairie Garneau, que je cherche bientôt en vain. Elle a disparu. Si je me fie aux romans de Poulin, elle devrait pourtant se trouver ici, dans la rue Buade. Je me résigne déjà en me disant que tout est appelé à disparaître, que le temps efface n'importe quoi, jusqu'aux signes rassurants du passé, que l'enfance de Jimmy, les beaux rêves d'Amadou, la douceur de la baleine bleue ne seront jamais rien d'autre que des lueurs fugaces, quand j'aperçois tout à coup, dans la côte de la Fabrique, l'enseigne de la nouvelle librairie Garneau. La clef que je cherchais tout à l'heure se trouve peut-être dans les livres, qui forment comme la mémoire inaltérable du temps, et dans le langage qui constitue, bien plus que leur simple matériau, leur finalité même. Je pense à tous ces personnages de Poulin qui se croient des écrivains ratés, des « com-

mis aux écritures » alors que leur passion brûle de la flamme la plus haute, mais timidement, secrètement, comme pour le narrateur du *Vieux chagrin*, qui se targue d'être « l'écrivain le plus lent du Québec » au moment même où il compose une œuvre qui atteint en fait un rare degré d'achèvement.

... et pourtant, tout voyage n'est-il pas immobile ?

Livré à mes pensées, je me suis engagé, sans vraiment m'en rendre compte, dans la rue de la Fabrique, qui mène de la Basilique à la rue Saint-Jean. Jusqu'ici, je n'avais pas remarqué jusqu'à quel point les femmes sont belles aujourd'hui (il faut avouer que les solitudes éthérées du fleuve et la foule des *gretchen* anglo-canadiennes se prêtaient assez mal à ce type d'observation) ; mais Jacques Poulin n'associe-t-il pas la rue de la fabrique au « cœur féminin » du Vieux-Québec ? La femme occupe une place centrale dans l'œuvre de Jacques Poulin : autant le commis aux écritures est rivé à sa table de travail qu'il ne quitte jamais qu'à regret, autant les nombreuses femmes qu'il côtoie sont libres, mobiles, volages, depuis Nathalie qui oscille entre ses deux amants dans *Mon cheval pour un royaume* (1967), quittant l'un pour l'autre suivant la force plus ou moins grande de leur désir, jusqu'à la mystérieuse Marika qui hante par son absence même tout *Le vieux chagrin*, en passant par Limoilou qui traverse, tel un météore, *Faites de beaux rêves* — femmes fatales, exigeantes, qui sont flanquées de ces femmes-enfants, presque androgynes, que sont Charlie-la-Baleine-bleue et Pitsémine-la-Grande-Sauterelle. De là vient sans doute la formidable modernité de tous les romans de Poulin, qui n'ont pas pris une ride, qui semblent exister, à l'instar du Vieux-Québec et de son cœur féminin, quelque part hors du temps, comme autant d'expressions de l'*anima* (Poulin em-



I.O.A.

La rue de la Fabrique et de la Cathédrale Notre-Dame, 1871

« Arrivé ici, je marche plus lentement. Une sorte de respect qui me reste. Cette rue de la Fabrique, d'après le caléchier, est la seule de Québec qui soit véritablement une femme. »

Mon cheval pour un royaume, p. 15.



Le quartier Saint-Sauveur

I.O.A.

« La pente abrupte et courbe nous précipite sournoisement à l'entrée de cet autre monde qu'est la basse-ville, par une brèche de mur entre l'Hôtel-Dieu et l'Arsenal. »

Mon cheval pour un royaume, p. 148.

plioie d'ailleurs ce mot dans *Le cœur de la baleine bleue*), cet envers obscur — et pourtant lumineux — de la domination et du pouvoir des forts.

Plongé dans mes pensées, j'ai parcouru une partie de la rue Saint-Jean, car voici les murs qui ceignent la vieille ville comme pour la protéger mais qui dans ce geste même l'emprisonnent jusqu'à l'étouffer, et je comprends brusquement à quel point, pour Jacques Poulin, la douceur est voisine de la mort, et que l'inclination au repos absolu appelle toujours l'arrachement à l'enclos protecteur, la projection hors des murs et des clôtures, très loin dans l'espace américain — pourtant, tout voyage n'est-il pas immobile, tout mouvement ne nous rapproche-t-il pas du « pôle intérieur » de nous-mêmes, dirais-je pour reprendre, à la suite de Jacques Poulin, l'expression d'André Breton. Cette promenade fictive que j'imagine dans les rues ensoleillées de Québec, au moment même où la nuit s'étend sans rémission dans le ciel de la ville et que je me penche sur ma table de travail jusqu'à me perdre et m'abolir dans mes souvenirs, n'est-elle pas en train de me conduire, à mon tour, vers ce fameux pôle intérieur où, tout à coup, à travers cet autre que je poursuis vainement, je me retrouve tel qu'en moi-même je me vois ?

La maison au fil de l'eau

Il me faut pourtant échapper à ce tourbillon fatal. Me voici donc loin des murs et de la porte Saint-Louis. J'ai remonté la rue D'Auteuil, saluant au pas-

sage Simon le caléchier, cherchant vaguement des yeux la fameuse statue de *Mon cheval pour un royaume*. Je marche maintenant sur les plaines d'Abraham. Le fleuve impose à nouveau sa présence : l'air devient plus vaste, mais l'estuaire est loin maintenant, puisque je tourne désormais le dos à l'Atlantique : au delà de ces prés et de la formidable percée du Saint-Laurent dans le continent, il y a l'Ouest américain, et je me plais à imaginer la vieille Volkswagen frayant sa route dans les espaces solitaires jusqu'en Californie. Pourtant, au cœur même de cette gigantesque ouverture, subsiste la nostalgie de l'enfance. Là-bas, de l'autre côté de l'église de Sillery solidement campée sur son promontoire, se trouve une maison de campagne, posée presque au fil de l'eau, jusqu'à se voir menacée par les grandes marées, comme celle qui fournit le cadre de *Jimmy* (1969). La maison... L'enfance... Elles sont simultanément l'origine et la finalité de l'œuvre. Je me remémore un autre passage du *Cœur de la baleine bleue* : « une histoire c'est comme une maison. C'est étrange, vous vous laissez aller : tout de suite vous dérivez vers l'enfance ou vers une maison ». Arrivé ici, je marche encore plus lentement ; non, je m'arrête : j'ai atteint le pôle intérieur. ■

par Jean Morency

Jacques Poulin a publié sept romans : *Mon cheval pour un royaume*, Éditions du Jour, 1967 ; *Jimmy*, Éditions du Jour, 1969 ; *Le cœur de la baleine bleue*, Éditions du Jour, 1970 ; *Faites de beaux rêves*, L'Actuelle, 1971 ; *Les grandes marées*, Leméac, 1978 ; *Volkswagen blues*, Québec-Amérique, 1984 ; *Le vieux chagrin*, Leméac et Actes Sud, 1989.